

Discours



Discours de Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication, prononcé à l'occasion de la signature du protocole d'accord Boiseries d'Orléans

Paris, mardi 12 juillet 2011

Monsieur le Gouverneur général de la Banque de France, cher Christian Noyer

Monsieur le Président du World Monuments Fund Europe, cher Bertrand du Vignaud,

Mesdames et Messieurs,

Chers amis,

« Les boiseries de la chancellerie d'Orléans » : c'est l'évocation d'une peinture souriante et claire, celle du tournant du XVIII^e siècle, c'est l'illustration d'un âge d'or des arts décoratifs, où la recherche graphique le dispute à l'élégance, le raffinement à la maîtrise du trait. C'est cette même ambition et cette même exigence que je poursuis aujourd'hui dans la politique que je conduis en faveur de la valorisation des métiers d'art.

En écoutant ces quelques mots, qui sonnent si bien et de façon si élégante, l'intérêt du profane s'éveille tant il pressent que l'on va lui parler d'un trésor. Ce qu'il ignore encore, c'est que, jusqu'à présent, ce trésor sommeillait dans des caisses sagement conservées dans un dépôt de la Banque de France à Asnières ! Je suis donc tenté de commencer mes propos par cette formule si chère à nos mémoires, si elle n'était par trop galvaudé : « il était une fois les boiseries de la chancellerie d'Orléans..... ».

Il était une fois, donc, un magnifique hôtel particulier édifié en 1707 par l'architecte Germain Boffrand et décoré par Antoine Coyppel, puis redessiné en partie par Charles de Wailly, enrichi des sculptures d'Augustin Pajou et des œuvres de Jean-Honoré Fragonard, Pierre Gouthière et Louis-Jean-François Lagrenée. Cet hôtel, de modeste dimension mais d'un goût et d'un décor exquis, propriété de Philippe d'Orléans qui y loge sa maîtresse, passera dans différentes mains avant de revenir en usufruit, puis en pleine propriété, au chancelier des Orléans, le comte de Paulmy d'Argenson, celui que l'on voit apparaître furtivement – au détour d'un banc oserais-je dire, dans Le Neveu de Rameau de Diderot. C'est alors que cet hôtel acquiert certains de ces plus beaux décors et aussi son nom, ou appellation, de chancellerie d'Orléans.

Comme dans tous les contes, après une période faste et heureuse, l'hôtel, situé au 19 rue des Bons Enfants, connaît une période moins glorieuse. Il passe de mains en mains jusqu'à devenir la propriété de la Banque de France. Cette dernière est alors à la recherche d'espace et, hélas, ce précieux petit hôtel ne lui est pas d'une grande utilité. Bien que classé monument historique depuis février 1914, son déclassement exceptionnel permet de le démolir en 1923, mais à la condition pour la Banque de France de veiller à ce que ces plus beaux décors soient sauvegardés et qu'ils soient un jour prochain remontés. De cet hôtel et de certains de ces décors, il nous reste aujourd'hui d'émouvantes photographies d'Eugène Atget prises en 1905 qui témoignent de la beauté et du charme teinté de mélancolie de cet édifice.

Contacts presse

Département de l'information et de la communication
01 40 15 74 71
service-presse@culture.gouv.fr

Direction générale des patrimoines
Département de la communication
Florence Barreto
01 40 15 87 56
florence.barreto@culture.gouv.fr

SEUL LE PRONONCE FAIT FOI

www.culture.gouv.fr

Tel le château de la Belle au bois dormant les boiseries de la chancellerie d'Orléans sont alors déposées dans quelques centaines de caisses et conservées dans les dépôts de la banque de France à Asnières. D'où ils ne sortiront plus.

Comme dans les vrais contes de fée, c'est alors que surgit un preux chevalier pour réveiller la belle endormie : Bertrand du Vignaud, téméraire président du World Monuments Fund Europe, commença à solliciter les meilleurs chercheurs pour étudier comment restaurer et rendre enfin accessible au grand public ces trésors, jusqu'alors ensevelis dans l'oubli. Avec le concours et l'aide de la Banque de France Quinze ans de patience et de travail sont alors nécessaires pour vaincre les réticences, dépasser les craintes et les a priori et réaliser les recherches permettant d'assurer que ces décors pouvaient être remontés dans un autre hôtel d'une facture prestigieuse : l'hôtel de Rohan-Strasbourg aux Archives nationales.

En effet - hasard de l'histoire - ce bel hôtel qui abrita l'imprimerie nationale – pour le plus grand malheur de ses décors d'origine qui furent détruits – se trouve disposer d'espaces entre cours et jardins propres à recevoir, après leur restauration, les décors de ce qui fut la chancellerie d'Orléans. Ainsi, c'est la mobilisation du World Monuments Fund qui a permis à la banque de France et à l'Etat de s'engager et de s'emparer à leur tour de ce sujet qui depuis des décennies -quatre-vingt dix ans exactement - préoccupaient les connaisseurs et les esthètes. Telle est bien le sens profond de toute politique du patrimoine et cela depuis les origines, sous la Révolution, à l'époque où Alexandre Lenoir ou Vivant Denon en construisaient les prémises : rendre à la vue du plus grand nombre les chefs d'œuvre qui étaient jusqu'alors dans des collections royales, passer du cabinet de curiosités au musée !

Sans cette mobilisation exemplaire, il était à craindre que ces merveilleux décors ne finissent par disparaître de la mémoire de tous et soient un jour perdus à tout jamais, engloutis dans le Léthé, ce fleuve de l'oubli, contre lequel mon Ministère, en gardien de la mémoire et de tous les patrimoines, lutte depuis sa création. Il faut donc se réjouir aujourd'hui de voir enfin le World monuments Fund récompensé et reconnu pour l'œuvre et le rôle essentiel qui est les siens depuis près de quinze années. Il est déjà intervenu pour sauver et restaurer des pièces remarquables de notre patrimoine national, à l'image du théâtre de la Reine à Trianon, du salon de musique de l'Arsenal, du chœur de la cathédrale d'Albi, mais aussi de la galerie des Carrache au palais Farnèse à Rome, siège de notre ambassade.

Je suis également de la présence de la Banque de France, notre voisine, dans la réalisation de cette restauration et dans cette « nouvelle naissance » de décors qui appartiennent à la mythologie de l'histoire des arts, notamment des arts décoratifs.

Je suis particulièrement heureux que ce projet prenne un tour concret grâce au protocole tripartite que nous allons signer, qu'il permette de mettre en valeur l'un des hôtels du quadrilatère de Rohan-Soubise, site historique des Archives nationales pour lesquelles j'ai, comme vous le savez, non seulement un grand attachement, mais un grand dessein. Après l'ouverture et la restauration – toujours en cours – de ses jardins, et alors même que s'achève la construction du futur centre de Pierrefitte-sur-

Seine, magnifique vaisseau amiral conçu par Massimiliano Fuksas, les Archives nationales disposeront au cœur de Paris d'un ensemble d'hôtels du XVIIe siècle sans équivalent. Ainsi, plus que jamais, l'histoire, ses sources, les documents qui la nourrissent et la constituent en tant que science du passé y trouveront un écrin digne de ce nom.

C'est l'amour du Beau et celui des grandes choses qui a guidé la démarche du World monuments Fund ; c'est aussi cet amour et le désir de donner à voir un patrimoine décoratif exceptionnel qui animent la banque de France et le ministère de la culture et de la communication aujourd'hui. Il s'agit notamment de restaurer le merveilleux plafond d'Antoine Coypel qui nous parle du « Triomphe des Amours sur les Dieux » alors que nous fêtons le 350e anniversaire de la naissance de ce peintre de l'histoire et de ce décorateur à la fois brillant et fin lettré. Devenu Premier Peintre de Monsieur, duc d'Orléans, sous la Régence, il eut à travailler au Palais Royal, son grand ouvrage, la galerie d'Enée, ayant malheureusement disparu, n'étaient les dessins conservés au Musée du Louvre et l'esquisse peinte au musée d'Angers ! Après Enée parti en quête de ses origines, après Coypel, admirable maître de la décoration et de l'équilibre entre ce que l'on nommait alors le « petit » et le « grand goût », il nous revient, aujourd'hui, de redonner son lustre, son prestige et surtout sa visibilité à ce travail artistique exemplaire. On y sent poindre, derrière les courbes et les volutes, la rigueur d'un trait et l'exigence d'une architecture, en d'autres termes une expression de ce moment esthétique où le « pli » - celui dont parle Deleuze - est porté à l'infini, où l'œuvre devient si familière mais aussi si étrangère à nous-mêmes, en d'autres termes unique ! Je vous remercie.